

Le pouvoir, au service de soi ou des autres ?

Rencontre-débat organisée par l'ACI

a.s.b.l. (Be)

<http://aci-org.net>

avec

Vincent Triest

Président du CAPP

a.s.b.l. (Be)

<http://www.personnalisme.org>

Membre du CA et du secteur philosophies de la personne de LVN

association L. 1901 (Fr)

<http://www.lvn.asso.fr>

17 octobre 2007

Introduction

J'ai coutume de dire qu'après une rencontre, je ne suis plus le même qu'avant, je suis « autre » grâce aux autres que j'ai rencontrés.

Pour faire déjà autrement, commençons par écouter une chanson de Maxime le Forestier : *l'Echo des étoiles*

Paroles: Boris Bergman,
Maxime Le Forestier. Musique:
Maxime le Forestier 2000
"L'écho des étoiles"

Jamais piqué par les sectes
Ni mordu par le mystique
Pas même relevé l'architecte
Aux basiliques
Un soir on prend le voile
Le matin on les met
Mais l'écho des étoiles
On ne l'entend jamais
Mais l'écho des étoiles
On ne l'entend jamais

Si je ne suis pas pour moi / qui
le sera
Si je ne suis que pour moi / que
suis-je
Si ce n'est pas maintenant /
quand

Si ce n'est pas maintenant /
quand

Vu l'taulier du château
Derrière sa meurtrière
Noyer dans les sanglots
Une si jolie carrière
Un soir on se dévoile
Le matin on se tait
Mais l'écho des étoiles
On ne l'entend jamais
Mais l'écho des étoiles
On ne l'entend jamais

Si je ne suis pas pour moi / qui
le sera
Si je ne suis que pour moi / que
suis-je
Si ce n'est pas maintenant /
quand
Si ce n'est pas maintenant /
quand

J'ai dû m'faire tous les ponts
Entendre tous les soupirs
Du même qui sait pas dire non
Au bâtisseur d'empire
Un soir on se déballe
Le matin on s'refait
Mais l'écho des étoiles
On ne l'entend jamais
Mais l'écho des étoiles
On ne l'entend jamais

Si je ne suis pas pour toi / que
le sera
Si je ne suis que pour toi / qu'y
puis-je
Si ce n'est pas maintenant /
quand
Si ce n'est pas maintenant /
quand
Si ce n'est pas maintenant /
quand

C'est surtout le refrain qui donne à penser :

« Si je ne suis pas pour moi, qui le sera ? »

« Si je ne suis que pour moi, que suis-je ? »

Cela vient du *Talmud*. Nous y reviendrons par la suite.

D'après l'annonce de l'ACI, le sujet du jour se présente ainsi

« L'optique individualiste envisage le pouvoir comme un instrument au service de l'égo. »

« En réaction, l'optique personaliste envisage le pouvoir comme un service à rendre à autrui, l'exercice d'une responsabilité ... »

Deux remarques à ce propos :

1. Le verbe « envisage » illustre un aspect existentiel du personalisme, qui est une philosophie pour laquelle le corps, et le visage en particulier, sont importants. C'est une philosophie incarnée plutôt que cérébrale et spéculative, tranchant sur des siècles d'idéalisme philosophique (philosophies du *logos*).

2. La responsabilité envers l'autre est au cœur du personalisme contemporain, qui se renouvelle constamment, notamment à la source de la philosophie d'Emmanuel Lévinas, mais aussi grâce à celle d'autres mondes et civilisations, souvent considérés bien à tort comme perdus, comme la vision africaine de l'homme et de l'univers.¹

Nous allons donc converser sur le thème du pouvoir. Le pouvoir pour qui ? Le pouvoir pour quoi ?

Jacques Rifflet, dans « Les mondes du sacré » (p. 206), cite Hassan II (une référence, j'en conviens, sujette à caution) :

« Le pouvoir ressemble à une meule. Si vous l'effleurez avec doigté, elle vous aigüise ; en revanche, si vous appuyez fort, elle vous lamine ».

¹ Le CAPP a consacré de nombreuses publications à la vision africaine de l'homme et de l'univers. A consulter, notamment, dans la série des Cahiers de l'Atelier du personalisme, entièrement et gratuitement téléchargeable sur le site www.personnalisme.org, le Cahier n°20 intitulé « L'Afrique, berceau de l'humanité, terreau d'un nouvel humanisme ». Lire aussi la nouvelle série *Perso – Regards personalistes*, qui dans la foulée des Cahiers précités aborde régulièrement ce thème de l'anthropologie africaine, laquelle nous paraît essentielle pour la construction au XXI^e siècle d'un nouvel humanisme, fruit du métissage des cultures et des civilisations.

Pour élargir la formule au-delà du pouvoir, vers tout ce qui fait « propriété », je pourrais dire que « le pouvoir, l'avoir et le savoir ressemblent tous les trois à une meule. Si vous l'effleurez avec doigté, elle vous aiguise et vous élève ; en revanche, si vous appuyez fort, elle vous lamine et vous abaisse ».

L'ACI organise cette rencontre d'aujourd'hui à l'intérieur d'un cycle sur le pouvoir. Ce cycle a déjà été fortement structuré et préparé, principalement par la brochure « Pouvoirs, enjeux pour la dignité » publiée par l'ACI.

Il est stimulant intellectuellement, et surtout existentiellement, de lier le phénomène du pouvoir avec cet autre phénomène, tellement fascinant, que constitue la dignité de l'être humain.

Voir, sur ce thème de la dignité, le numéro spécial 11-12 de la revue du CAPP *Perso – Regards personalistes*.

Aujourd'hui, je suis là pour, dans un 1^{er} temps, proposer un éclairage sur le personalisme, sur « les réponses innovantes » selon l'ACI que le personalisme apporte à nos questions, sur le pouvoir en particulier : le pouvoir, au service de soi ou des autres ?

L'éclairage sera modeste, car si j'avance dans la nuit avec ma petite lanterne, celle-ci n'éclaire que mes pieds, guère plus loin.

Le personalisme, situation dans le paysage

Des réponses « innovantes », selon les termes de l'ACI, cela sous-entend que le personalisme a une pertinence aujourd'hui. Lévinas ne dit-il pas que « la valeur d'une philosophie vient de son actualité » ?

Quand j'étais étudiant en droit à Louvain, dans les années septante (soixante-dix), j'avais été initié à la philosophie personaliste grâce à la lecture du livre d'Emmanuel Mounier sur le personalisme, publié dans la collection *Que sais-Je ?* Mon exemplaire le plus récent mentionne qu'il s'agit de la dix-septième édition et le 159^e mille. Pas mal pour une philosophie qualifiée parfois de ringarde, désuète et dépassée.

Mounier est un philosophe français qui est né en 1905 et qui est décédé en 1950, soit à quarante-cinq ans seulement. Sa vie a donc été brève, mais son influence a été marquante, en particulier en tant que créateur en 1932 de la revue *Esprit* qui joue toujours un rôle essentiel dans le paysage intellectuel, bien au-delà de l'hexagone. Accompagnant son père, qui était lui-même un fils de paysan qui avait pu faire des études et était devenu pharmacien et qui vivait modestement de préparations magistrales, le jeune Mounier avait fréquenté dans sa ville natale de Grenoble les Conférences de S^t Vincent de Paul, fondées en 1833 par Frédéric Ozanan

pour venir en aide aux plus démunis. La rencontre des déshérités marqua profondément Mounier pour le restant de sa vie qui fût celle d'un intellectuel engagé. Il a été un authentique homme de gauche qui a vécu selon ses idéaux de justice et de progrès, sobrement toujours, et souvent pauvrement. En 1935, il a épousé une de nos compatriotes, Paulette Leclercq. Le couple s'installa avenue Victor Gilsoul, dans la commune bruxelloise de Woluwe. La famille Mounier a été têt frappée par la maladie de la petite fille Françoise, atteinte d'encéphalite. Mounier a écrit des pages admirables sur Françoise, la petite fille qui ne grandissait pas, sauf dans l'amour de ses parents.

Après une période de latence intellectuelle, conjugée à des engagements intenses sur le plan politique (...), je suis revenu – la trentaine bien entamée – à mes balbutiements philosophiques, initiés dix ans auparavant par le personalisme de Mounier. C'est à ce moment que j'ai rencontré la philosophie d'Emmanuel Lévinas, qui demeure mon fil conducteur, aujourd'hui plus que jamais. La mue était dès lors entamée qui me fit passer du statut « d'engagé pas trop intellectuel » à celui « d'intellectuel engagé », au prix entre autres d'une révision de mes choix politiques et d'un renoncement aux luttes pour le pouvoir... le pouvoir-pour-moi en tout cas !

Philosophe français né en 1906 en Lituanie, Emmanuel Lévinas associe une éducation juive à la culture russe dans laquelle son enfance a baigné, les pays baltes appartenant alors à l'empire russe. Il est permis d'affirmer que dans la pensée russe, et slave en général, le personalisme est large comme un boulevard. Il suffit de lire les grands romanciers russes pour s'en convaincre, Tolstoï ou Dostoïevski par exemple, ou plus tard Soljenitsyne et, selon moi surtout, Vassili Grossman, ce dernier étant l'auteur du roman *Vie et Destin*, probablement un des plus grands chefs d'œuvre de la littérature du XX^e siècle. Lévinas a lui aussi été confronté aux pires fureurs de ce siècle. Il a perdu la plupart de ses proches dans la tourmente de la guerre, déportés dans les camps de la mort, victimes de la folie exterminatrice des nazis. Il s'inscrit ainsi dans la philosophie après la Shoah, c'est-à-dire après la « catastrophe ». Comment philosopher après Auschwitz ? Peut-il encore être question d'humanisme après de tels crimes collectifs, commis par un peuple qui comptait parmi les plus civilisés ? Tel est le contexte sur lequel se dessine son « humanisme de l'autre homme », selon le titre d'un de ses livres.

Sa philosophie s'appuie sur le courant phénoménologique, apparu au début du 20^e siècle. Il s'agit d'un retour aux choses mêmes, aux phénomènes qui apparaissent à notre conscience. Et parmi les phénomènes, il y a la présence de l'autre dans son corps. Dans le cas de Lévinas, c'est d'un retour au corps et plus particulièrement au visage qu'il est question. Le visage est le lieu d'expression de l'humanité. Le visage parle une langue qui précède les mots, qui anticipe la raison. Lorsque les

mots manquent, lorsque la raison fait défaut, restent le visage et son « dire » qui parlent à l'infini.

Par rapport aux grands courants philosophiques de la modernité occidentale, issus du siècle des Lumières, le personalisme apparaît tel un petit rejeton, né de fraîche date.

Sous cette appellation (contrôlée ?), le personalisme est apparu dans les années trente, en Europe occidentale. Mais, répétons-le, certains considèrent que, comme philosophie vécue avant d'être pensée, le personalisme irrigue depuis des siècles la pensée slave et qu'elle féconde en particulier « l'âme russe ». Au-delà de l'Europe, je suis de ceux qui affirment que cette philosophie de l'existence est aussi à découvrir dans les visions du monde et de l'homme que partagent les civilisations africaines et amérindiennes. En somme, cette mise en perspective au-delà du pré carré de l'Europe occidentale, dessine la vocation universelle du personalisme.

Pourtant, la réalité ne montre-t-elle pas que ce qui est universel aujourd'hui, c'est plutôt l'individualisme ?

Cela paraît d'autant plus vrai que l'individualisme nourrit l'idéologie du marché, idéologie dont nous observons qu'elle est partie à la conquête du monde.

Qu'est-ce donc que le personalisme ?

C'est un humanisme parmi d'autres, qui se distingue d'autres conceptions de l'homme. Nous pouvons identifier au moins quatre variétés d'humanisme.

Commençons par l'humanisme des individus. Celui-ci privilégie la liberté. Mais ce n'est pas n'importe quelle liberté. Il s'agit de celle qui, selon la formule bien connue, « s'arrête là où commence celle des autres ». Cette liberté, c'est donc la mienne, mais limitée par celle des autres. L'individu est donc un « je » qui s'affirme devant d'autres « je ».

Ensuite, c'est l'humanisme de l'Humanité qui se présente. L'Humanité avec un grand « H ». Au nom de ce grand « tout » d'une humanité future et parfaite, notre Modernité occidentale a été capable de sacrifier la vie et la dignité de millions d'humains ordinaires, au titre de la race, de la lutte des classes ou de la logique implacable du marché mondialisé.

La prise de conscience écologique nous a amené à un troisième type d'humanisme, celui de l'homme considéré comme être de la nature. Plutôt que de dominer celle-ci, l'humain apparaît comme partie constitutive du monde, au point de s'y confondre et d'y perdre tout privilège. Peter

Singer, auteur de l'ouvrage *Animal Liberation* (1975-1991), incarne bien ce courant paradoxal d'un humanisme qui flirte avec l'anti-humanisme.

Enfin, il y a une quatrième variété d'humanisme, c'est l'humanisme des personnes. Celui-ci peut se définir de deux façons, une première qui procède par opposition, donc négative, et une seconde qui propose une définition positive.

Alternative à l'individualisme

Une première innovation du personnalisme, c'est qu'il conteste la toute puissance de l'individualisme.

L'individualisme, c'est quoi ? C'est à la fois une idée philosophique et une réalité sociologique.

La réalité sociologique de l'individualisme est très étrange et très paradoxale. En effet, nous vivons dans un univers d'ostentation, de frime, de mimétisme, c'est-à-dire d'imitation. La publicité incite à agir « chacun pour soi », mais en faisant « comme les autres », toujours mieux et plus qu'eux cependant. L'étrange ici, c'est que l'individualisme contemporain apparaît terriblement grégaire et conformiste.

Ce conformisme grégaire influence aussi le jeu démocratique et l'exercice du pouvoir. La communication politique flatte nos ego, elle met en épingle le chacun pour soi et l'égoïsme, par exemple en promettant sans cesse de réduire l'impôt, plutôt que l'intérêt général et le bien commun, comme on disait naguère.

Cet individualisme sociologique tranche sur la philosophie de l'homme comme individu. Cet individualisme philosophique affirme l'autonomie, le libre arbitre, l'indépendance de chacun. Il s'est manifesté à la Renaissance, par le rejet d'une société dominée par la tradition et les dogmes religieux.

L'individualisme philosophique repose sur une double affirmation. La première consiste dans la capacité de penser par soi-même. C'est l'autonomie de la volonté. Il ne s'agit pas du pouvoir de faire n'importe, quoi, mais de celui de se doter soi-même de sa propre loi.

La seconde affirmation de l'individualisme s'exprime dans le pouvoir d'agir pour soi-même, selon ses propres penchants, selon ses intérêts comme l'affirmeront les économistes libéraux. En somme, il s'agit pour ces derniers de « penser à son gré et de vivre à son aise ».

Ce qui frappe avec l'individualisme, c'est qu'il exprime le sens ultime et radical du mot « individu ». En effet, être un « in-dividu », c'est littéralement ne pas être divisé, c'est donc être un, un seul, un avec soi-même, coïncidence de soi avec soi.

En politique, et partout où il y a des jeux de pouvoir, on a le sentiment, à voir certains comportements, d'assister à une fameuse enflure de l'égo. En fait, cette hypertrophie traduit plutôt un rétrécissement ou un appauvrissement de la personnalité. Quand le Je colle à son Je, ça le rétrécit et l'abaisse.

En politique aussi, l'optique personnaliste restaure un regard lucide et dénié sur la vérité des comportements et de leurs motivations.

Personne

L'originalité du personnalisme réside déjà dans la signification du mot « personne ».

Le mot vient du latin « persona », d'origine étrusque. *Persona* désigne le masque que portaient les acteurs dans les théâtres de l'antiquité. Il ne faut pas voir ce masque au sens moderne, comme un artifice qui dissimule la personnalité. Au contraire, *persona-le-masque* favorise l'expression de l'acteur, en l'absence des procédés d'amplification de la voix qui viendront bien plus tard. Symboliquement, la signification est forte aussi. *Persona* révèle et dépasse le visage humain. Celui-ci exprime l'humanité d'un homme singulier, en révèle le mystère, à condition de ne pas le « dé-visager », c'est-à-dire de ne pas le détailler et le figer dans ses traits.

En grec, *persona* se dit *prosôpon*, ce qui veut dire être en face de l'autre, parler, dialoguer.

Persona-le-masque protège la dignité de l'homme des abus de pouvoir. Le masque protège le mystère de la personne. Littéralement, « dé-visager » c'est priver quelqu'un de la profondeur et du mystère qu'exprime son visage, au-delà de l'apparence de ses traits. Vous savez que dans les camps de la mort, les détenus promis aux fours crématoires allaient nus, en colonnes, vers les chambres à gaz. Ce n'était pas seulement affaire d'efficacité ou de volonté d'humilier ceux qui n'étaient déjà plus des hommes pour les gardes SS, mais des *stukken*, des « pièces ». Il faut réfléchir à ce qu'apporte le vêtement à la dignité de l'homme. La fonction vestimentaire ne consiste pas seulement à cacher la nudité ou à protéger le corps des rigueurs du climat. L'esthétique du vêtement n'est pas l'essentiel non plus. Car avant tout, ce qui est vêtu met en lumière ce qui ne l'est pas, à savoir essentiellement le visage. Songez à ces magnifiques collerettes d'il y a quelques siècles, aux colliers et autres tours du cou, à nos cravates aujourd'hui, et aux chapeaux et autres couvre-chef dont nous couronnons nos têtes. Tous ces « accessoires », fort peu fonctionnels finalement, ne mettent-ils pas en valeur la partie la plus essentielle du corps de l'homme, à savoir son visage ?

Dans le débat sur le port du voile, ce qui me dérange, c'est quand le visage de la femme est masqué car il n'y a pas meilleur moyen de nier l'humanité et la dignité des femmes, dans des sociétés traditionnelles où les hommes dominent. Le voile, c'est l'expression du pouvoir des hommes qui se protègent des femmes qui leur font peur.

Dans les camps, la nudité des corps imposait l'anonymat, elle estompait les visages des victimes que les gardiens et tortionnaires SS ne voulaient pas voir. Car affronter de face les visages, c'était reconnaître l'évidence : les « pièces » en question étaient plus que jamais des humains. C'est pourquoi, pour les détenus, regarder un gardien en face et dans les yeux était puni de mort.

Quand l'homme a tout perdu, les êtres chers, la maîtrise de sa vie, ses biens, tous les attributs de la vie bonne, et même l'apparence de sa dignité, mais l'apparence seulement, il lui reste sa liberté intérieure, le rempart ultime de cette dignité qui est invincible et dont aucun pouvoir, aussi cruel soit-il, ne peut venir à bout. Face à la toute puissance du pouvoir, cette liberté-dignité, malgré son impuissance, sa faiblesse et sa vulnérabilité – ou à cause d'elles précisément ? – exprime sa force, comme l'écrit magistralement Vassili Grossman dans *Vie et destin* :

« C'est ici, à la lumière des fours, sur la place du camp, que des hommes sentirent que la vie est plus que le bonheur : elle est aussi malheur. La liberté n'est pas qu'un bien ; la liberté est difficile, elle est parfois malheur, elle est la vie. »²

Je-Tu-Il : le personnalisme comme « philosophie relationnelle ternaire »

Individu et personne sont comme des frères siamois. Ils se ressemblent, parfois, tout en s'opposant radicalement, la plupart du temps. Ce sont des frères ennemis. L'individu, qui est en nous, ne doit pas être diabolisé. Il ne mérite ni cet honneur, ni cette indignité. Quant à la personne, qui est au-delà de nous, inaccessible, jamais accomplie, il ne faut pas l'idéaliser naïvement. Trop de niaiseries ont été proférées sur « La Personne » avec un « P » immensément majuscule ! Contentons-nous de dire, modestement, que la personne est « l'autre » de l'individu que nous sommes, chacun.

Ces deux figures de l'être humain se ressemblent quand l'individu affirme son individualité face au groupe, quand il revendique son indépendance et

² V. Grossman, *Vie et Destin*, p. 509

son refus d'être englouti et de se dissoudre anonymement dans une identité collective. Quoique, répétons-le, l'individualisme contemporain, paradoxalement si grégaire, se délecte aussi de conformisme.

Ces figures s'affrontent autour de la question du Je. Dans l'optique individualiste dite de « l'in-division du sujet », le Je égale le Je, sans altérité, sans autre devant lui. Dans la vision personnaliste par contre, il n'y a pas de Je qui tienne debout sans Tu devant lui, et même sans Il qui pointe à l'horizon, ce Il étant le tiers absent présentement, mais peut-être pas pour longtemps.

Humour : dire l'essentiel... sans se prendre la tête



Le Chat[©], Philippe Geluck

L'alternative à l'autisme du Je individualiste ne réside pas dans le binôme du Je-Tu. Celui-ci ne nous sort pas nécessairement du huis clos individualiste. La libération du Je surgit de la rencontre à trois du Je-Tu-Il. Le Il n'est pas immédiatement présent à la relation. Mais sa présence se manifeste comme une interrogation seconde, comme exposé ci-après.

Le Je ne surgit que dans un double questionnement, qui correspond à une double remise en cause de son droit d'individu à être pour lui-même.

C'est dans le Talmud que s'exprime le mieux le 1^{er} questionnement : « Si je ne suis pas responsable de moi, qui le sera pour moi ? Mais si je ne suis responsable que de moi, suis-je encore moi ? ».

On revient ici à Maxime le Forestier et à sa chanson « Le chant des Etoiles ».

La responsabilité est d'abord élective. Je suis « élu » parce que je ne choisis pas de qui je suis et je serai responsable. C'est l'autre qui me saisit en tant que je suis responsable de lui, même si j'ai la liberté de m'en détourner et de ne pas lui répondre.

Le second questionnement amplifie le premier : si je suis responsable de celui-ci qui me fait face, ne le suis-je pas aussi de celui-là qui le suit, et de celui-là encore, et de tous les autres que je ne connais pas, mais qui sont là, déjà dans le présent, ou qui seront là dans le futur.

Ce qui se donne là à entendre, c'est l'appel de la justice, mais non pas une justice qui nous surplombe, au contraire, c'est la justice qui vient du bas de la société, de la rencontre entre les hommes, dans l'immédiateté et dans la quotidienneté des jours ouvrables. Quand le Je s'ouvre à l'appel de l'Autre, c'est pour tout le monde qu'il s'ouvre, c'est pour l'humanité entière que ce produit cette ouverture qui rompt avec l'individualisme.

Les relations courtes précèdent et inspirent les relations longues.

Relation et relationalité

Considéré dans sa dimension positive, l'humanisme des personnes met l'accent sur la dimension relationnelle de l'être humain, ce que j'appelle la « relationalité », en utilisant ainsi un néologisme qui fait le lien avec la rationalité³. Nous considérer en tant qu'hommes comme fruits de nos relations veut dire que nous ne naissons pas comme des humains tout faits, déjà entièrement constitués et achevés. Nous devenons des humains et nous nous créons les uns par les autres tout au long de notre vie, qui est tissée de relations. Ce travail de création, et de dé-création car le chemin est parsemé d'embûches et les chutes sont fréquentes, ne s'achève jamais, sinon avec la mort et ce qu'elle comporte de mystère.

Quand nous mettons l'accent sur l'homme comme être de la relation, nous devons prendre garde à ne pas faire de celle-ci une substance, une chose. La relation n'est pas quelque chose avec un contenu qui viendrait s'ajouter à ce que nous sommes, pour compléter notre individualité, en faisant de nous des personnes. Il est un certain personnalisme qui, à force de marteler le clou de la relation comme étant le propre de l'humanité, chosifie la relation, comme si la relation devenait une réalité en soi, presque palpable physiquement.

En réalité, la relation n'a pas de substance, elle n'a pas de contenu, pas de réalité intrinsèque. Elle est distance et creux, puits insondable, lien filiforme tendu entre les trois infinis du Je-Tu-Il. Elle est constamment en rupture car la relation entre ces infinis est impossible. Néanmoins ce miracle de « la transcendance dans l'immanence » se produit au gré des rencontres. La relation est « pour rien », gratuité pure. Elle désigne ce que je pourrais appeler le « geste miraculeux » de notre humanité, le

³ *Plus est en l'homme - Le personnalisme vécu comme humanisme radical*, Vincent Triest, éd. P.I.E. - Peter Lang, Bruxelles-Berne-[...], 2000-2004 (4^e tirage)
site de l'éditeur : <http://www.peterlang.com>

passage, le saut ou la trajectoire, qui font de nous des êtres humains plutôt que seulement des individus ou des éléments du biotope, soumis à la loi de l'être dont il sera question ci-après. La relation désigne cette merveille de l'humanité : nous sommes chacun des individus, au sens où nous sommes uniques et singuliers, incomparables les uns aux autres, non substituables, nous sommes chacun un univers infini – un microcosme qui reflète l'infini du macrocosme comme le disaient les penseurs anciens – mais au-delà de la distance infinie qui nous sépare, nous nous parlons, nous jetons des ponts entre nous, nous surmontons l'autisme des individus que nous sommes à l'origine, comme le renard qui demande au Petit Prince de l'appivoiser, dans le beau livre de Saint-Exupéry que vous connaissez. Appivoiser, c'est surmonter la distance qui nous sépare, bien qu'infinie.

Un nouveau fondement du pouvoir (contre Hobbes)

Notre conception occidentale du pouvoir reste marquée par Thomas Hobbes, un philosophe anglais (1588-1679). Pour lui, fidèle à la conception individualiste, l'homme est un loup pour l'homme. Le pouvoir, en l'occurrence l'Etat, doit intervenir pour assurer une limite à la violence. C'est la face négative du pouvoir qui s'affirme ici, comme limitation, contrainte.

Dans la vision personnaliste par contre, l'accent est mis sur l'apport du pouvoir à l'humanisation de la société et à la consolidation du lien social. La grande société dérive de nos petites sociétés, celles que nous créons selon nos rencontres, au hasard des chemins qui se croisent, de nos lieux de naissance que nous n'avons pas choisis et de nos lieux de vie que nous choisissons rarement. La société du bas engendre la société du haut. La responsabilité à hauteur d'homme s'élève vers la responsabilité envers tous les hommes.

L'innovation personnaliste, c'est une révolution copernicienne dans notre conception de l'Etat et du pouvoir.

Sera-t-elle le fondement de l'Etat mondial en ce XXI^e siècle ?

Au XIX^e siècle, Lacordaire anticipait cette refondation morale de l'Etat et du droit, en affirmant :

- « Entre le riche et le pauvre »
- « Entre le fort et le faible »
- « Entre le maître et l'esclave »
- « C'est la liberté qui opprime »
- « et la loi qui affranchit »

Le personnalisme, selon l'expression de Mounier, est un « réalisme spirituel ».

C'est un « réalisme » parce que, dans la ligne de Lévinas et de son maître méconnu, le philosophe Franz Rosenzweig, le personnalisme dévoile et déjoue la « loi de l'être », que les philosophes dans leur jargon appellent *l'ontologie*, loi qui est à l'œuvre en ce bas monde. Les combats autour du pouvoir-pour-soi participent à la « loi de l'être », comme y participent aussi les luttes fratricides pour l'avoir (les biens) et le savoir (les idées). Il ne faut pas négliger les luttes autour du savoir, menées par les « propriétaires de La Vérité ». Les guerres au nom des idées ne sont-elles pas les plus terribles de toutes ?

Un point de vue individualiste sur l'avoir ...



... et un point de vue personnaliste ?



Le Chat[©], Philippe Geluck

Le personnalisme est un réalisme « spirituel ». L'expression n'est pas religieuse, au sens de ce qui se rapporte aux religions établies. Le spirituel, on peut le définir comme « la transcendance dans l'immanence », avec ou sans dieu(x). C'est une sorte de sacré laïque, qui se produit d'abord ici, pas nécessairement dans des ciels que je ne connais guère.

**Conclusion : le pouvoir, pour soi ?
Ou pour les autres ... et aussi pour soi ?**

Antidote aux identités meurtrières, le personnalisme affirme que la responsabilité électorale vaut mieux que les affinités sélectives, quand nous privilégions ceux qui nous paraissent comme nous, c'est-à-dire « comme Je ».

Si mon Je est plus que mon Moi, s'il n'est pas de Je sans Tu et Il, alors se révèle l'infini qui m'est intérieur, qui s'étend entre moi et les autres, et qui est dans les autres. « Je suis », non pas parce que je pense (tout seul) mais grâce à ceux qui me font grandir, au gré des rencontres, aux carrefours des chemins de traverse.

En « somme », c'est le cas de le dire, *Plus est en l'homme !*

Il y a du plaisir et du désir là-dedans. Le personnalisme n'est pas une philosophie triste et encore moins masochiste. Tout ce qui n'est pas donné est perdu. Il y a plus de joie à donner qu'à recevoir.

Alors, le pouvoir pour soi ou pour les autres ?

Le pouvoir pour les autres, c'est aussi le pouvoir pour soi, quand on le comprend bien. Car les autres sont moi comme moi je suis les autres. Et quand je suis pour les autres, je suis aussi pour moi.



Moi et les autres

Postface

Le pouvoir La lutte du Bien contre le Mal ?

Extrait de *Vie et Destin*, « Lettre d'Ikonnikov », Vassili Grossman⁴

« L'homme perçoit toujours la vie comme une lutte entre le bien et le mal, mais il n'en est pas ainsi. Les hommes qui veulent le bien de l'humanité sont impuissants à réduire le mal sur terre. »

[...]

« Des milliers de livres ont été écrits pour indiquer comment lutter contre le mal, pour définir ce que sont le bien et le mal. Mais le triste en tout cela est le fait suivant, et il est incontestable : là où se lève l'aube du bien, qui est éternel mais ne vaincra jamais le mal, qui lui aussi est éternel mais ne vaincra jamais le bien, des enfants et des vieillards périssent, le sang coule. Non seulement les hommes, mais même Dieu n'a pas le pouvoir de réduire le mal sur terre. »

[...]

« Le bien n'est pas dans la nature, il n'est pas non plus dans les prédications des prophètes, les grandes doctrines sociales, l'éthique des philosophes... Mais les simples gens portent en leur cœur l'amour pour tout ce qui est vivant, ils aiment naturellement la vie, ils protègent la vie ; après une journée de travail, ils se réjouissent de la chaleur du foyer et ils ne vont pas sur les places allumer des brasiers et des incendies. »

« C'est ainsi qu'il existe, à côté de ce grand bien si terrible, la bonté humaine dans la vie de tous les jours. C'est la bonté d'une vieille qui, sur le bord de la route, donne un morceau de pain au bagnard qui passe, c'est la bonté d'un soldat qui tend sa gourde à un ennemi blessé, la bonté de la jeunesse qui a pitié de la vieillesse, la bonté d'un paysan qui cache dans sa grange un vieillard juif. C'est la bonté des gardiens de prison qui, risquant leur propre liberté, transmettent des lettres de détenus adressées aux femmes et aux mères. »

« Cette bonté privée d'un individu à l'égard d'un autre individu est une bonté sans témoin, une petite bonté sans idéologie. On pourrait la qualifier de bonté sans pensée. La bonté des hommes hors du bien religieux ou social. »

⁴ Vassili Grossman, *Vie est Destin*, pp. 379 et svtes.

« Mais si nous y réfléchissons, nous voyons que cette bonté privée, occasionnelle, sans idéologie, est éternelle. Elle s'étend sur tout ce qui vit, même sur la souris, même sur la branche cassée que le passant, s'arrêtant un instant, remet dans la bonne direction pour qu'elle puisse cicatriser et revivre. »

[...]

« Elle est, cette bonté folle, ce qu'il y a d'humain en l'homme, elle est ce qui définit l'homme, elle est le point le plus haut qu'ait atteint l'esprit humain. La vie n'est pas le mal, nous dit-elle. »

[...]

« Le secret de l'immortalité de la bonté est dans son impuissance. Elle est invincible. Plus elle est insensée, plus elle est absurde et impuissante et plus elle est grande. Le mal ne peut rien contre elle ! Les prophètes, les maîtres de la foi, les guides ne peuvent rien contre elle ! L'amour aveugle et muet est le sens de l'homme. »

Biographie de l'auteur de l'exposé

Né à Kisantu (Congo) en 1955. Marié, trois enfants. Diplômé en droit, en droit européen et en gestion des affaires publiques, Vincent Triest travaille dans l'administration fédérale belge. Fondateur de l'Atelier du personnalisme en 1995, il a publié en 2000 le livre *Plus est en l'homme - Le personnalisme vécu comme humanisme radical*, aux éditions Peter Lang, Bruxelles-Berne [...]. Depuis 2003, il préside l'a.s.b.l. « Centre d'Action pour un Personnalisme Pluraliste » – en abrégé le CAPP (site internet : www.personnalisme.org). Le CAPP édite la revue *Perso - regards personnalistes* (voir présentation sur le site). Vincent Triest est membre du conseil d'administration du mouvement personnaliste La Vie Nouvelle, au sein duquel il participe aux travaux de son secteur "Philosophies de la personne".

Bibliographie sommaire de l'exposé

Renaud Barbaras, *Autrui*, Paris, Quintette, 1989
Martin Buber, *Je et Tu*, Paris, Aubier, 1969 (réédition)
Alain Finkielkraut, *La sagesse de l'amour*, Paris, Gallimard, 1984
Frédéric Gros, *Autrui*, Hatier, 1994
Bernard Ibal, *Au risque de l'Autre*, Paris, Cerf, 1988
Emmanuel Lévinas, *Humanisme de l'autre homme*, Paris, Le Livre de Poche, 1990
Emmanuel Lévinas, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, Paris, Le Livre de Poche, 1990
Emmanuel Lévinas, *Entre nous, Essais sur le penser-à-l'autre*, Paris, Grasset, 1991
Emmanuel Lévinas, *Totalité et Infini, Essai sur l'extériorité*, Paris, Le Livre de Poche, 1992
Gabriel Marcel, *Les hommes contre l'humain*, Paris, Ed. universitaires, 1991
Emmanuel Mounier, *Œuvres*, tome I, Paris, Seuil, 1961
Emmanuel Mounier, *Le Personnalisme*, Paris, P.U.F., Que sais-je ?, 1992 (réédition)
Jean-Louis Sagot-Duvaurox, *Pour la gratuité*, Paris, Desclée de Brouwer, 1995
Jean-Claude Sagne, *La loi du don – Les figures de l'Alliance*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1997
Shmuel Trigano, *La Séparation d'amour, une éthique d'alliance*, Paris, Arléa, 1998
Vincent Triest, *Plus est en l'homme – Le personnalisme vécu comme humanisme radical*, P.I.E. – Peter Lang, Bruxelles-Berne-[...], 2000-2004 (4^e tirage) site de l'éditeur : <http://www.peterlang.com>

C@PP

Le Carré

Fraternité

Liberté
d
Créativité
l
i
t
Vérité des présences

J
u
s
t
i
c
e

g
a
l
i
t
é

Solidarité

L'Atelier

Centre d'Action pour un
Personnalisme Pluraliste